

Michel Bousseyroux

Naissance d'un nouveau sujet Un analysant précocissime *

À Marie-Christine Laznik

Ce qui s'écoute

Je vais vous parler, pour changer un peu, d'une psychanalyste qui a l'art de cliniquer cet être *pas encore* parlant mais déjà parlé qu'est un *infans* – c'est le mot latin, dérivé du verbe *fari*, parler, qualifiant le bébé avant qu'il ne parle. Cette analyste a inventé un art d'accoucher la parole au point natif où, de la boucle érotique de la pulsion, naît, nous dit Freud, un nouveau sujet.

Je commence par là : le psychanalyste se doit d'être à l'écoute de *l'origine de la parole*. Et puisque parler c'est demander, demander intransitivement, demander points de suspension, demander sans complément d'objet, il y a là un trou, le trou d'un goulot dans le glouglou duquel le sujet qui parle ne peut que s'étrangler. Le psychanalyste est à l'écoute de ce qui, dans la demande, est bouche bée (ou cousue) de la pulsion. *C'est elle, la bouche bée, que le psychanalyste a à faire parler*. Mais alors d'où, de quelle place s'agit-il qu'un analyste reçoive, entende *ça qui bée, ça qui est là grand ouvert* ? Il y a, pour un psychanalyste, ce qu'il entend, ce qui s'entend, comment ça s'entend, comment il l'entend et comment il le lit. Car c'est une question de lecture, l'inconscient étant « ce qui se lit avant tout ¹ ». Encore

*↑ Ce texte a été prononcé à Toulouse le 31 janvier 2025 dans le cadre du séminaire *Qu'enseigne la psychanalyse ? (Saison 4)* organisé par Michel Bousseyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour.

1.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 251.

faut-il que « se lire s'entendît comme il convient ² », « là où », Lacan le formule dans sa postface au *Séminaire XI*, l'analyste a « le devoir d'interpréter ³ ». Ce devoir, il l'a là où justement ne se lit pas ce que la parole dit, de ce qu'elle fasse énigme, soit là où « l'analyste sursaute », je cite, « passé le moment où il se poussah, ah ! à se donner de l'écoute jusqu'à ne plus tenir debout ⁴. » Car il y a ce qui, lu de travers, trébuche, il y a ce qui, raturé, est illisible, il y a ce qui, dès que j'apprends à lire, est *alphabétissant*. Lacan donne l'exemple de l'enfant qui, à savoir lire d'un dessin que c'est une girafe et d'un autre que c'est une guenon qui est à dire *ji-* pour l'un et *gue-* pour l'autre, apprend que le G de la lettre dont les deux s'écrivent n'a rien à faire de se lire puisqu'il n'y répond pas. Apprendre à lire les lettres de l'alphabet ne rend pas alphabète, avec un accent grave, ça ne me rend pas capable de lire. Ça me rend *alphabête*, avec un *e* accent circonflexe. L'inconscient, c'est l'ordre de la lettre en tant qu'il nous rend alphabète. Car *j'écris même quand je parle et il y a, dans ce que je dis, tout ce qui pourrait s'écrire autrement et qui me pousse, pour dissiper le malentendu, à épeler tel mot.*

Saisir l'auréel par l'aureille

Lacan était ce prince de Motordu dont les enfants adorent lire *la belle lisse poire*. Lacan était un souffleur de mots comme le poète est un souffleur de vers. Lisez les feuilletts écrits de sa main publiés dans le catalogue Artcurial ⁵ et voyez comment, dans le manuscrit n° 82, il *tord le bras du mot* « réel » – je le cite : « Ce que j'appelle le réel – l'heure et elle – ou l'horre et aile. Peu importe comme on l'écrit puisque ce dont il s'agit c'est d'auréeller, de saisir l'auréel par l'aureille. »

De quelle oreille convient-il d'écouter ? De l'*aureille* qui saisit le réel. C'est à l'*auréel* de la lettre que Lacan prêtait l'oreille. Lacan s'amusait à mettre à mal l'orthographe, à ouvrir le mot comme on ouvre une boîte pour *y prendre hop ! l'esprit à la lettre*. L'inconscient-*lalangue* est fait de la *motérialité* agrammaticale de la *lalangue*. L'inconscient est un reflux de mots malaxés indigestes qui nous donnent des renvois qu'on appelle *rot...* tour, *rotour* du refoulé. Le parler est un *gloubi-boulga*, du signifiant immangeable, mais qui est un régal pour Casimir, le gentil dinosaure orange qui en 1974 en donne la recette dans un épisode de l'émission télévisée *L'Île aux enfants*. Je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans, et même

2. ↑ *Ibid.*, p. 252.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ J. Lacan, *Œuvres graphiques et manuscrits*, Catalogue Artcurial, vente n° 01021, 30 juin 2006, p. 47 (www.artcurial.auction.fr).

de 40 et plus, ne peuvent pas connaître : les mêmes en ce temps-là grandissaient avec Casimir. C'était le temps où analysant je me dépatouillais avec le *gloubi-boulga* que mon inconscient mitonnait. Car faire une analyse c'est se dépatouiller avec son propre *gloubi-boulga*, soit le symptôme qu'en parlant on n'en finit pas de mâchouiller.

La lalange et le mamananais

J'entre dans le sujet. Une gynécologue de l'institut Marquès à Barcelone, le Dr Marisa López Teijón, a publié en 2015 une étude sur la stimulation musicale d'un fœtus de 16 semaines *in utero* à l'aide d'un Babypod placé dans le vagin de la mère. Les médecins catalans ont de ces audaces ! C'est la *Sérénade K. 525, Eine kleine Nachtmusik* de Mozart qui donne le meilleur score, avec 90 % des fœtus qui, à l'échographie, réagissent de façon significative : ils battent la mesure et font des mouvements de la bouche et de la langue, « comme s'ils essayaient de chanter », dit-elle, avec dans 73 % des cas protrusion de la langue, ces résultats étant identiques à ceux observés avec des bébés de quelques mois. Le docteur Jean Feijoo avait expérimenté dans les années 1970 l'effet apaisant sur le fœtus des fréquences basses du basson de *Pierre et le loup* de Prokofiev et en avait déduit que le fœtus perçoit la voix grave du père plus que celle de la mère. Néanmoins, l'inconscient n'est pas structuré comme une musique de chambre pour instruments à cordes, fussent-elles borroméennement accordées. Le nourrisson n'est pas mélomane. Il est *prosodiomane*. Ce qui l'éveille à la vie des parlants, c'est la prosodie singulière, poétique, de la parole qui lui est intimement adressée.

En effet, qu'est-ce qui fait qu'un *trumain* de 6 à 8 semaines gazouille, glousse, babille, qu'à 4 mois il fait entendre ses premiers *a* et *e*, à 5 mois ses premières consonnes, ses *areuh*, à 6 mois ses premières syllabes se terminant en *a* et vers 1 an ou plus prononce ses premiers mots ? C'est le miracle de l'acheminement vers la poésie de la parole. Ce miracle ne se produit pas sans le « se faire » de la pulsion. Il ne tombe pas du ciel. Il y faut l'intonation propre à la voix de la mère *et à son implication pulsionnelle*. Il y faut *lalange* que la mère *invente pour son bébé* – et elle en invente une différente pour chacun de ses bébés. Elle ne joue pas de la même façon avec chacun de ses nouveau-nés, si elle en a plusieurs, elle ne chante pas sa *lalange* de la même façon. Une psychologue américaine, Anne Fernald ⁶,

6. ↑ A Fernald et T. Simon, « Expanded intonation contours in mothers' speech to newborns », *Developmental Psychology*, n° 20, 1984, p. 104-113.
<https://doi.org/10.1037/0012-1649.20.1.104>

avait découvert en 1984 qu'un nourrisson de 1 à 3 jours, qui n'a pas encore fait l'expérience de la satisfaction alimentaire, se met à sucer intensément une tétine non nutritive, qui ne délivre aucun lait, quand il entend la prosodie de la voix de sa mère lui parlant.

La psychanalyste Marie-Christine Laznik, qui travaille au Centre Alfred-Binet à Paris, appelle cette façon qu'a la mère de parler à son bébé dans une langue qui n'est pas celle de l'adulte et qui est réservée à sa relation exclusive avec son bébé le *mamanais* (en anglais le *motherese*). On parle aussi de *parentais* ou de *papounais*, car le papa peut aussi s'adresser à son bébé sur ce mode prosodique. C'est une façon très intime et affectueuse de s'adresser au bébé avec des *boudiboudjou, boudiboudjou* (il y a des mamans qui sont très douées pour ça), sur un ton plus aigu que d'habitude, avec des intonations accentuées, des voyelles prolongées et sur le mode de la prosodie, avec un discours *mamoureux* qu'on peut de l'extérieur trouver niais, un peu bêta, mais qui est très spontané, qui sollicite avec insistance le regard du bébé, sa réponse vocalique, et qui témoigne de l'investissement fortement pulsionnel, érotique de la relation de la mère avec son bébé. C'est ce que montrait une publicité de couches où l'on voyait le bébé cherchant à se faire boulotter le pied par sa maman et celle-ci qui s'y prêtait, le visage resplendissant de joie.

Mais il y a une condition absolue pour que la prosodie marche et que le bébé y réponde par le regard, c'est que la mère exprime sa joie, dise son ressenti de plaisir, *d'émerveillement, d'éblouissement en même temps que de surprise, d'étonnement* devant lui. La prosodie ne se singe pas. Il est indispensable qu'il y ait de la part de la mère cette manifestation, *après un temps de stupéfaction, de surprise, d'émerveillement mêlé d'un vrai bouleversement et d'illumination joyeuse*, comme celle que Freud reconnaît dans le mot d'esprit. Cela ne se commande pas. Il faut que le bébé sente dans les pics prosodiques de la voix de sa mère, dans son rire, son émerveillement et sa joie, entre plaisir et jouissance, il faut qu'il le lise sur son visage, pour que soit activée la pulsion invocante⁷, dans son lien scopique avec le visage de la mère, à son troisième temps grammatical qui est celui de la forme réfléchie du « se faire », « se faire entendre », « se faire ouïr », « se faire *ouï-sens* ». C'est là que la pulsion prend dans sa boucle l'Autre barré, barre dont la stupéfaction et le rire sont la marque. Car la pulsion est connectée sur le graphe du désir au S(A) et c'est ce signifiant du manque que font claquer sur le flipper du grand Autre les pics d'émerveillement et

7. [↑](#) M.-C. Laznik, « La pulsion invocante avec les bébés à risque d'autisme », *Cahiers de PréAut*, n° 10, *La Voix*, Toulouse, Érès, 2013, p. 23-78.

de surprise dans la voix ébahie qui dit, mettant la cuillère de yaourt dans la bouche de bébé : « Hum ! Miam ! Que c'est bon la vanille ! Oh ! mon petit sucre d'orge ! Regarde-moi ce délice ! »

L'entrée dans la *lalangue* implique la pulsion et son tour autour d'un des trous érogènes de l'Autre qu'est le corps, d'où surgit ce que Freud appelle un nouveau sujet. Or, ce serait ce qui ne se produit pas chez le bébé à haut risque autistique. Telle est l'hypothèse ⁸ d'où part Marie-Christine Laznik, psychanalyste membre de l'Association lacanienne internationale, pour théoriser l'autisme. La relecture par Lacan de la théorie freudienne des pulsions lui a permis de penser différemment l'autisme et d'inventer une pratique psychanalytique très singulière avec des bébés dits à haut risque d'autisme, dont elle rend compte dans des publications scientifiques qui démontrent qu'à condition qu'ils soient pris en charge avant l'âge de 18 mois et le plus tôt possible, dès les premiers mois, ils peuvent échapper à l'autisme. Marie-Christine Laznik est la seule à avoir obtenu de tels succès thérapeutiques. Elle a publié ses travaux en collaboration avec des psychanalystes, des médecins et des linguistes de la fondation Stella-Maris de l'université de Pise, comme Filippo Muratori et Sandra Maestro, qui les premiers ont montré que même avant la première tétée le bébé est sensible à cette prosodie de sa mère, qui pourrait être le premier objet de la pulsion orale.

Le troisième temps de la pulsion rectifié par Lacan

Dans *Pulsions et destins des pulsions*, en 1915, Freud distingue trois temps grammaticaux dans la pulsion scopique avec :

- au *premier temps*, un *regarder* comme activité dirigée vers un objet étranger ;
- au *deuxième temps*, un retournement réflexif du regarder sur une partie du corps propre en même temps que le renversement en passivité du but en un *être regardé* ;
- au *troisième temps*, qui est une forme active de la passivité, « l'introduction d'un nouveau sujet », *die Einsetzung eines neuen Subjektes* (Freud précise en note : *einer handelnden Person*, d'une personne agissante) ; nouveau sujet « auquel on se montre, pour être regardé par lui », *dem man sich zeigt, um von ihm beschaut zu werden* ⁹, avec le plaisir de se montrer, *Zeigelust* (soit un plaisir d'exhibition).

8. [↑](#) M.-C. Laznik, « Pour une théorie lacanienne des pulsions », *Le Discours psychanalytique* n° 10, 1993 ; « Le bébé et la pulsion », *Revue de Psychiatrie française*, n° 18, 2003.

9. [↑](#) S. Freud, *Studienausgabe Band III*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1989, p. 92.

Freud précise que la pulsion de regarder est autoérotique et qu'elle a pour objet, dans le corps propre, *ein Sexualglied*, le membre sexuel : « être comme membre sexuel regardé par la personne propre », *Sexualglied von eigener Person beschaut werden*. Lacan ironise : « Qui a jamais vu le sexe, ou la quéquette, se réjouir d'être regardée ? Je mets à la place de *werden*, *machen* », rectifie-t-il ¹⁰, car ce dont il s'agit dans la pulsion c'est de *se faire* : « se faire voir dans son sexe ». Ou encore, chez le bébé, se faire téter le petit doigt ! Notez qu'en allemand se faire + l'infinitif se dit *werden* + le participe passé ! C'est la traduction française qui n'est pas bonne quand elle traduit *beschaut werden* par « être regardé ». Quoi qu'il en soit, la correction de Lacan change radicalement la conception à se faire de la pulsion.

De ce membre sexuel regardé par la personne propre, la jouissance est perdue d'avance, le regard ne pouvant se regarder lui-même. Il n'y a pas de sujet du regard, et c'est pour ça que la pulsion est dite acéphale, jusqu'au troisième temps où surgit un sujet qu'il n'y avait pas avant, *un nouveau sujet*, issu du « se faire » par lequel la circularité du trajet pulsionnel se boucle dans l'hétérogénéité de son aller-retour, pas sans que n'intervienne, donc, une « personne étrangère », que Freud pose comme un autre que soi, un petit autre réel, autre que le *Ich*, regardant l'objet propre à être regardé de la pulsion. Il n'y a pas de sujet de la pulsion avant ce troisième temps éminemment actif, quoique passif, que Lacan identifie, j'y insiste, à un « *se faire regarder* comme objet par une personne étrangère » *qui s'en réjouit* (je ne dis pas : qui en jouit). C'est *pour* cette personne étrangère que le « se faire » de la pulsion se satisfait oralement, analement, scopiquement, invocamment. *L'émergence du nouveau sujet dépend donc de cette « personne étrangère » que nécessite le plaisir de se montrer, de se laisser, de se faire voir par et pour un autre*. La pulsion exige, pour se boucler, cette satisfaction de la personne étrangère *à qui il est fait plaisir et qui le montre*, prise dans sa dimension à la fois de petit autre et de grand Autre. On passe donc d'un autoérotisme sans Autre à un *autoérotisme pas sans l'Autre*. Car Lacan précise bien que, dans le retournement par lequel elle s'invagine à travers la zone érogène, la pulsion va « quêter quelque chose qui, à chaque fois, répond dans l'Autre ¹¹ ». Le surgissement du nouveau sujet de la pulsion suppose donc, pour Lacan, la personne étrangère postulée par Freud en tant que, au-delà du petit autre réel en chair et en os qui répond et parle au bébé, elle implique le grand Autre du désir et de la jouissance et

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 177.

11. [↑](#) *Ibid.*

le signifiant de son manque dont cette personne étrangère convoque la barre d'un « Va te faire voir ailleurs ! ».

C'est ainsi que le bébé se fait l'objet de sa mère en tendant ses mains, ses pieds et tout son corps pour en faire l'objet du plaisir tactile, gustatif et visuel de l'autre réel pour qui il est bon et beau à croquer et dont il guette sur le visage et dans la voix le signe. C'est donc à travers ce « se faire croquer » qui boucle le circuit de la pulsion que le bébé, dans sa première année, se subjective en s'aliénant à l'Autre réel qu'est pour lui sa mère, marquée de son manque dans lequel il va crocheter la jouissance phallique. Car le nouveau sujet de la pulsion n'a pas de signifiant pour le représenter, il n'a que le vide vorace de la bouche dont il fait le tour. C'est pourquoi il s'aliène aux signifiants de l'Autre de la demande et aussi au signifiant de son manque, que pulsionnellement il satisfait. C'est la première causation du sujet, que suivra, franchi le stade du miroir, la seconde causation du sujet, qui par séparation de l'objet *a* donne son cadre au fantasme.

Les bébés à haut risque d'autisme ne se font ni boulotter, ni regarder, ni entendre. Ils n'arrivent pas à vivre le « se faire » de la pulsion. C'est ce « se faire » du troisième temps grammatical de la pulsion que Marie-Christine Laznik n'a de cesse de recréer par son maniement ludique et théâtralisé du semblant en acte dans sa pratique avec les bébés à haut risque autistique. Pour cela, elle va, en parlant en *mamanais* au bébé, *se faire l'artificière* de la *fremde-Person-à-qui-faire-plaisir*, qui est indispensable à la naissance du nouveau sujet de la pulsion. Il vaut la peine que je vous donne un aperçu clinique de son expérience vécue, de son *Erlebnis* singulière liée à ce maniement du semblant.

L'analyste n'est sûr d'être sorti de la zone à haut danger autistique que quand le bébé se met à répéter de lui-même la boucle de ce troisième temps pulsionnel qui *le noue à l'Autre réel* en donnant avec plaisir son petit pied ou sa petite main à sucer, à boulotter à sa mère. Dans ce type de traitement, les parents, dont il est hors de question d'interpréter le désir, sont les cothérapeutes de l'analyste. Ce bébé qui est à *deux doigts* de l'autisme doit éprouver d'innombrables fois la satisfaction de sa mère qui répond à l'offre pulsionnelle qu'il lui fait. Il s'agit qu'il aille, quand il veut, crocheter, choper sa jouissance et *apprenne ainsi à faire la boucle, le nœud*. La répétition de ce jeu pulsionnel, dans les séances avec l'analyste et hors des séances, de la part de la mère avec son bébé, est indispensable pour maintenir ouvert ce frayage du plaisir, qui avec l'inconscient fait couple et qui est seul capable de désensibiliser suffisamment un tel bébé, qui, presque toujours, présente des facteurs d'hyperesthésie qui le mènent à se fermer et à

se couper radicalement de l'autre. Le fait de penser que le tableau autistique est réversible pendant ses premiers mois – pour des raisons de plasticité cérébrale et aussi génétiques – permet à l'analyste de communiquer son enthousiasme et sa tranquillité aux parents. Car il s'agit pour l'analyste de faire entrer le père et la mère dans le transfert et d'en faire des acteurs de ce qui, dans la scénographie du discours de l'analyste, se joue (le bébé y étant l'objet *a* au nom de quoi Marie-Christine Laznik parle).

Enrico, un *infans* en analyse

Marie-Christine Laznik a présenté la prise en charge transdisciplinaire, entre elle psychanalyste et les thérapeutes psychomotriciens ou ostéopathes de son équipe, du cas d'un bébé dit à haut risque d'autisme, Enrico¹² (elle a aussi rendu compte du traitement psychanalytique de deux autres très jeunes enfants à haut risque d'autisme, Camila et Catarina). Dans chaque séance, elle va se faire un devoir d'interpréter la demande du bébé en souffrance, sans que jamais, je le répète, la mère ou le père ne soient dans leur désir mis en cause, interprétés. Elle a rencontré Enrico avec ses parents quand il avait 6 semaines. Il avait déjà été pris en charge à son 13^e jour par Annick Beaulieu, ostéopathe et psychanalyste à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Elle connaissait la mère depuis huit ans, car Enrico avait un frère aîné autiste que Laznik avait rencontré quand il avait 18 mois, le risque d'autisme pour Enrico étant de 25 % dans le cas où il y a un premier enfant autiste. Les parents avaient consulté très tôt, car Marie-Christine Laznik les avait prévenus qu'une prise en charge précocissime pouvait enrayer l'évolution vers un autisme.

Il s'agit du traitement psychanalytique d'un *infans*, celui qui ne parle pas encore et à qui l'analyste va parler en *mamanais* ! Et pourtant, bien avant qu'il n'articule un mot, des mots, l'enfant, le bébé est dans le langage, *il est un corps parlant*, il parle, il exprime, son corps exprime ce que parler veut dire dans ses cris, ses pleurs, dans sa jubilation, sa rage, ses sourires, son regard. Or, les parents d'enfants autistes ont perdu le contact avec leur enfant, et d'abord le contact avec leur regard. Alors que les bébés normaux regardent leurs parents au moins une fois toutes les cinq minutes. C'est cette perte *absolue*, terrible pour eux, du regard de leur enfant qui les détruit. Leur bébé n'appelle pas, il ne répond pas, son regard est aux abonnés absents, il n'est que refus, refus absolu, et c'est ce qui les dévaste. Ils

12. ↑ M. Chauvet et M.-C. Laznik, « Enrico, un bébé dit à "haut risque d'autisme" », dans M. D. Amy, A. Barral et B. Golse (sous la dir. de), *Des troubles sensoriels aux stratégies thérapeutiques, Autismes et psychanalyses IV*, Toulouse, Érès, coll. « Actualité de la psychanalyse », 2021, p. 115-126.

n'ont plus confiance en eux, ayant capitulé dans leur désir de parents animés par Éros, d'avoir devant eux un être qui est sorti du champ de gravitation du désir et pour qui on n'existe pas. Si bien qu'ils en arrivent, pour survivre, pour ne pas devenir fous, à devenir des parents figés, glacés, congelés. L'erreur serait de croire que si le bébé évite de regarder sa mère c'est parce qu'il est indifférent. Non, explique Laznik, c'est parce que ce qu'il a repéré sur le visage de sa mère est trop douloureux pour lui. Ces bébés qui ne regardent pas sont hypersensibles à la différence exquise qu'il y a sous les matelas de l'Un, ils sont aussi hypersensibles que l'est la Princesse au petit pois d'Andersen à l'objet petit *a*, ce petit pois qui fait la différence exquise.

Comment faire revenir Éros qui a déserté le nid d'un infans ? Comment le faire se faire l'objet actif de la pulsion de vie qu'érotise le mamana ? C'est la question que Marie-Christine Laznik prend à bras-le-corps. Lors de la première séance, le père, qui porte Enrico dans les bras et essaye en vain d'entrer en contact avec lui, explique à M.-C. Laznik que celui-ci préfère regarder les lampes : pas moyen de croiser son regard. Puis la mère, après lui avoir longuement décrit toutes les difficultés que le bébé a connues depuis sa naissance (il a des mouvements généraux très pauvres), tente d'entrer en contact avec lui. Tenu sous les bras sur les genoux de sa mère, sans arrière-fond, rien n'indique chez Enrico une volonté de regarder quiconque. La mère : « Mais tu as sommeil ? Oh ! *Mi vida !* » Le bébé croise alors le regard de sa mère, un bref instant, ce qui provoque chez lui ce que Geneviève Haag appelle un effondrement tonique total par un défaut de filtre pare-excitation, comme dit Freud dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*. Marie-Christine Laznik n'arrivera à croiser son regard qu'un court moment à la fin de cette première séance, quand il sera installé pour le change de sa couche.

À la fin de la deuxième séance, le bébé, de nouveau installé sur le petit matelas, les jambes, la tête et les bras un peu surélevés, fait trois cacas magnifiques ! Une pareille prouesse déclenche chez la psychanalyste une prosodie de surprise et d'émerveillement. Enrico non seulement regarde mais répond en proto-conversation par une longue et mélodieuse vocalise, « Ga eu ! », fier d'être adulé pour le cadeau de ses trois cacas. Ainsi commence l'analyse du petit Enrico : l'analyste théâtralise avec outrance la séance en prosodie mamanaise. Marie-Christine Laznik raconte comment Lacan, son analyste, l'avait réveillée un matin très tôt d'un coup de fil, alors qu'elle avait manqué trois séances, pour lui dire combien il s'inquiétait d'elle. Elle avait été éberluée par la voix incroyable qu'il avait prise de

mère-grand qui parle au petit chaperon, ce qui, après coup, réalise-t-elle soudain, lui rappelle sa propre façon de parler *mamanais* à Enrico !

Je saute à la séance où Enrico a 10 mois et où sa mère n'en peut plus. Enrico souffre d'une hyper-irritabilité douloureuse liée à un reflux gastro-œsophagien pathologique, fréquent chez les bébés autistes, dû au fait qu'il a été coincé dans sa vie utérine, ce qui lui fait pousser des cris stridents hyperaigus qui rendent folle la mère, des cris à vous percer le tympan comme ceux qui sortent de la bouche noire hurlante du *Pape Innocent X* de Diego Vélasquez tel que l'a peint Francis Bacon en 1949, du temps de Pie XII, dans un tableau intitulé *Tête VI*¹³. On y voit la tête d'Innocent X « mise en boîte » dans un cube transparent irrespirable dont on ne voit que le trait blanc de ses arêtes. Laznik attribue ces cris au tonus pneumatique, ainsi qu'elle appelle le blocage respiratoire qui compense le déficit tonique du buste de ces enfants s'époumonant dans la cage d'un réel asphyxiant.

Un bébé délicieux. La cuillère magique

Rares sont les psychanalystes qui font respirer la psychanalyse, qui lui apportent une grande bouffée d'air frais. Marie-Christine Laznik le fait. Avec un culot de Mélanie Klein lacanienne, elle propose à la mère, qui est et sera toujours partie prenante de chaque séance, dont elle est la cothérapeute, de manger le petit doigt de son bébé, en lui disant qu'il est un bon bébé, un bébé délicieux. Parce qu'on est, elle le dit à la maman, dans une spirale négative, non pas celle de l'autisme mais une beaucoup plus bête. Parce que, quand il vous fait chier – soyons impolies (la mère acquiesce !) –, il sent qu'il est un mauvais bébé. Il ne sait plus quoi faire pour être un bon bébé. Si vous lui dites : « Mais oui, tu es un très bon, très très bon bébé ! Hum ! Tu es le bon bébé de maman ! Un bébé délicieux ! », il est possible que cela l'apaise à l'intérieur de lui, car c'est la question qui le taraude : « Je suis un mauvais bébé. » « Mettez les doigts dans la bouche, c'est sa façon de demander. Parce que c'est le même mot "bon", comme du bon pain et un bon bébé. Dites-lui : "tu es le bon bébé de maman !" » À cet instant même, Enrico se réveille et essaye de mettre les doigts dans la bouche de sa mère qui se débat pour éviter cette intrusion. Laznik interprète : « Maman ! Vous ne goûtez pas ? Mangez ! mangez ! C'est bon ou pas ? » La mère joue le jeu en disant : « Hum ! C'est bon ! », et commence à manger les petits doigts qui s'étaient violemment introduits dans sa bouche. Laznik insiste : « Mangez, mangez ! C'est bon ? Est-ce que cela a bon goût ? » Enrico regarde Laznik, surpris et intéressé par ce qu'elle raconte. Elle dit à

13. ↑ <https://www.francis-bacon.com/artworks/paintings/head-vi>

la maman : « Vous voyez, cela ne vous vient pas. » La mère, en riant : « Ah ! non, cela ne me venait vraiment pas ! » Laznik : « Mais, maman ! il a besoin, il ne sait pas parler espagnol encore. Il ne sait pas dire : “Maman ! Dis-moi que je suis un bon garçon !” »

C'est là que Laznik interprète ce qui ici se joue comme le jeu du troisième temps du circuit pulsionnel, où un nourrisson se fait un délicieux bébé pour avoir les petits doigts croqués par sa maman. Elle précise qu'elle arrive à mettre en place ce circuit pulsionnel oral entre le bébé et la mère plus tôt dans les traitements, mais que les différents problèmes rencontrés avec Enrico ne lui avaient pas donné le loisir d'y arriver. Elle se dit que malgré son très jeune âge, *il n'a que 10 mois*, si elle arrivait à lui faire jouer ce troisième temps de circuit pulsionnel oral sur un mode un peu plus sublimé, comme font les enfants dans leur deuxième année de vie en faisant semblant de nourrir leur maman, cela serait beaucoup plus facile pour la mère, qui a beaucoup été malmenée par l'assiduité violente de son fils.

Du coup, elle part à la recherche d'une dinette et d'une poupée. Munie de ces jouets, elle installe Enrico par terre à côté d'elle et joue à la poupée avec lui. « Je me nourris pour du semblant », dit-elle, en s'extasiant sur une délicieuse purée qui n'existe pas. Elle lui en offre en lui proposant de se délecter avec elle, elle lui donne la cuillère et lui propose de lui en offrir. Au bout de huit minutes de ce jeu intensif, Enrico s'y met. C'est lui maintenant qui la nourrit et, bien sûr, elle adore ! À la fin de la séance, Enrico veut emporter la cuillère magique qui permet de trouver le plaisir de l'autre. L'analyste la lui prête en insistant bien auprès de la mère sur la valeur de cette petite cuillère et combien il est important de bien la rapporter à la séance suivante. *Doté de la cuillère magique du petit a séparateur, d'emblée ainsi posée par l'analyste : cette cuillère s'appelle « Reviens », un nouveau sujet était né.* Mais rien n'était pour autant réglé.

Du pour du semblant au pour faire plaisir

Une semaine après, la mère souriante tend à Laznik le cadeau qu'elle lui a acheté : un biberon et une tétine pour jouer à la poupée. Laznik s'extasie : « Pour que l'on puisse donner à manger aux poupées ! Que c'est beau ! On va chercher les poupées ? » La mère lui rend aussi la cuillère. Enrico a récupéré la cuillère de la dinette. Il regarde Laznik intensément, la porte à sa bouche et ensuite la nourrit. Elle est, bien sûr, comblée. Il a retrouvé le jeu de la dernière fois et le plaisir de l'autre qui y est associé.

Je vous signale que dans le CHAT, le *Checklist for Autism in Toddlers* qui est le test de dépistage de l'autisme entre 18 mois et 3 ans élaboré par

Simon Baron-Cohen en 1992, la 5^e des 9 questions posées aux parents est justement celle-ci : *Votre enfant aime-t-il faire semblant, par exemple faire du thé avec une tasse et une théière jouets ?* Et le 3^e item de l'observation directe par le médecin formule : *Assurez-vous d'avoir l'attention de l'enfant. Donnez-lui une tasse et une théière jouets et dites : « Peux-tu te faire une tasse de thé ? » Fait-il semblant de vous servir du thé, d'en boire ? Si vous pouvez amener l'enfant à jouer à faire semblant, répondez oui.* Les enfants qui vont devenir autistes y échouent le plus souvent. Mais il y a des faux négatifs. Certains enfants, très intelligents et bien conditionnés, donnent la tasse de thé au parent et deviennent néanmoins autistes. Laznik en parla à Simon Baron-Cohen, lui suggérant que pour éviter les faux négatifs, il lui suffirait d'ajouter une phrase à son test : *Est-ce que l'enfant regarde le plaisir qu'il suscite sur le visage de l'adulte ? Est-ce qu'il sourit ?* Baron-Cohen lui répondit qu'ajouter cela, c'était inclure l'affect et que l'affect était bien difficile à tester. Laznik s'aperçut ainsi que ce qu'il croyait n'être que cognitif était en fait entièrement basé sur le troisième temps de la pulsion, quand le sujet *se fait objet du plaisir de l'autre*. Et cette dimension de son test lui avait, c'est compréhensible, complètement échappée. Alors que, dans la séance de la dînette avec Enrico, le *faire plaisir à l'autre* était très clair et le film qui avait été fait de la séance en attestait indubitablement.

Toutefois, lors de cette séance, la mère tient à lui dire qu'elle et son mari sont très inquiets quand même parce que la nuit, les cris de Enrico leur rappellent ceux du fils aîné. Et elle mime le côté perçant de ces cris qui sortent d'une poitrine très contractée. Le tonus pneumatique n'a pas disparu. Tandis que la mère se consacre à réparer les yeux d'une des poupées, Enrico essaye de nourrir sa mère. Laznik attire son attention sur la démarche de son fils qui l'émeut : « Maman ! Il est arrivé avec sa cuillère pour vous la donner ! » Enrico n'est pas très content de lui, car sa cuillère ne se présente pas de la bonne façon. Il le manifeste par de petits cris aigus, comme ceux dont se plaint sa mère. Laznik l'aide à redresser sa cuillère, ce qui lui vaut d'être encore nourrie. Après avoir trouvé cela très bon, elle commente pour la mère (en espagnol) : « C'est un grand cuisinier, votre fils ! » Enrico jubile à son plaisir en émettant encore ces petits cris stridents qui inquiètent tellement ses parents. Laznik dit, pour la mère : « Ce que vous entendez là, c'est le tonus pneumatique. Il y a des tensions encore là », ajoute-t-elle, en frottant la poitrine d'Enrico. La mère a encore d'autres soucis le concernant. Elle lui fait part du fait qu'il a pris l'habitude de mordre, en particulier il lui mord le sein. Cela la contrarie beaucoup.

Laznik décide alors de faire un psychodrame avec une famille de poupées en chiffon. Elle sort la mère-poupée, le père et le petit garçon, et un

bébé. Elle parle du petit garçon en chiffon qui veut mordre la maman. Là-dessus, Enrico va chercher le papa de chiffon et le met à côté du petit garçon qui veut mordre la maman. Elle prend alors le père dans les mains, ainsi qu'un tout petit bébé. Elle fait parler le père en chiffon qui s'adresse au bébé : « On ne mord pas, non ! non ! non ! » Enrico est très intéressé par ce père en chiffon qui tourne son corps de droite à gauche pour indiquer l'interdiction. Il regarde intensément l'analyste et ensuite, avec le plus grand sérieux, reprend les mouvements d'interdiction avec son corps à lui. Il est difficile de ne pas éclater de rire. Laznik : « Il ne faut pas que je rie ! C'est la première fois que je vois ce non chez votre fils, maman ! » La mère a un immense sourire de fierté. Tandis que son visage rayonne, son fils vient l'embrasser.

Se faire la dupe du Père

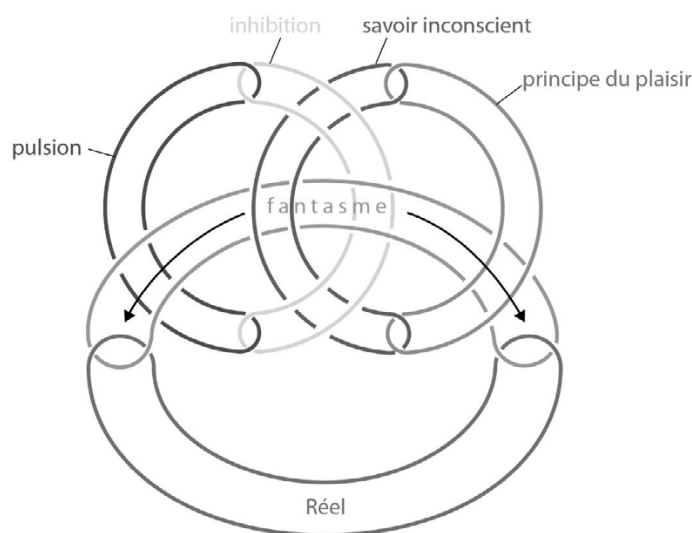
Rien n'est réglé pour autant. Car maintenant Enrico fait la loi à la maison, il hurle quand on ne fait pas ce qu'il veut et les parents lui obéissent. La maman soutient *mordicus* que la loi c'est la mère. C'est alors qu'elle fait en 2020 un covid grave pendant deux mois. Laznik a l'idée de lui envoyer à lire un texte en anglais sur la fonction du père. Toutes les séances par visio, avec la maman alitée au fond du trou, vont porter sur un jeu où un bébé loup veut manger la poupée et où Enrico dit à chaque fois : « Papa dit non ! non ! Papa ne permet pas ! » Là, Enrico, en invoquant le Papa, se fait la dupe de ce qui inhibe la pulsion que le loup dévorateur de la poupée porte au semblant.

Au bout de deux mois, c'était réglé : Enrico dormait seul, il ne criait plus, il n'avait plus de cauchemars, rien. Le covid, avouera la mère, avait été une chance, sans ça elle n'aurait jamais pu laisser la place au Papa qui dit non pour qu'il se fasse coupure de la demande dévorante d'Enrico et fasse prendre à celle-ci fonction d'objet dans son fantasme. S'étant saisi du semblant du Père, Enrico, qui avait atteint en mars 2020 ses 2 ans, était dès lors sur le rail de la névrose grâce auquel, le refoulement allant bon train, il allait pouvoir identifier le manque de l'Autre à sa demande et ainsi réduire son fantasme à la pulsion – cette réduction comptant, après le troisième temps, dut se faire d'où émerge le nouveau sujet, pour le quatrième temps de la pulsion que produit la seconde causation du sujet par la séparation de l'objet $a -$, la fin de l'analyse se définissant, à l'inverse, du redevenir pulsion du fantasme, pour la vivre enfin.

Enrico a donc appris à nouer le circuit de la pulsion. Il a aussi appris ce que les enfants apprennent pour ne pas devenir fous. Lacan nous l'explique

le 11 décembre 1973¹⁴ : il leur faut apprendre à se faire la dupe du Père pour que le nœud se fasse bien et tienne le coup. Enrico a appris, pour ne pas être non-dupe, c'est-à-dire être fou, à ne pas rater son nouement primitif qui ne se fait pas sans trois fois deux ronds de ficelle. Car bien avant d'apprendre à faire les lacets de ses chaussures, l'enfant apprend à faire le nœud par lequel la pulsion et l'inconscient tiennent, se tiennent au moyen du fantasme.

En effet, sans le fantasme, il n'y a pas de lien entre la pulsion et le savoir inconscient. C'est ce que montre Lacan quand il dessine le 20 décembre 1977 le nœud borroméen à six¹⁵ : c'est le rond du fantasme, couplé en double oreille avec le rond du réel, qui noue à six les couples en double oreille que forment les quatre ronds de l'inconscient avec le principe de plaisir et de la pulsion avec l'inhibition.



Le fantasme fondamental

Quel est ce fantasme qui n'assure qu'au sixième rond le nœud de l'être parlant ? C'est une représentation inconsciente, celle de l'enfant merveilleux, ou terrifiant, dont il faudra bien, si l'on fait une psychanalyse, s'affranchir. C'est ce qu'est le bébé pour sa mère et dont Marie-Christine Laznik dès la première séance exalte en *mamanais* le semblant. Il y a dans le fantasme du névrosé un enfant, un enfant qui est battu. Freud le découvre en 1919. Mais au-delà, il y a le fantasme fondamental, inquiétant, évité,

14. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973. Je remercie Marc Strauss de me l'avoir signalé il y a peu.

15. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 20 décembre 1977.

méconnu, dont Serge Leclaire propose la formule : *On tue un enfant*¹⁶. Il trouve son expression mythique dans le récit évangélique du Massacre des Innocents, dont dans sa folie jouissait monstrueusement Gilles de Rais.

Qui est à tuer ? Ce n'est plus le Père-la-jouissance de *Totem et tabou*. C'est la représentation du désir de la mère, dont l'enfant merveilleux est du phallus l'éminent représentant. Ce dont il y a à se déprendre, c'est de la représentation des rêves d'enfant des parents, dont la progéniture sera toujours et avant tout le support de ce à quoi ils auront dû renoncer. *His Majesty the Baby* accomplit les rêves de désir des parents, mais pour que vive le sujet il faudra bien s'affranchir de cette image tyrannique qui enracine dans son étrangeté l'inconscient de chacun ; et dont le meurtre est nécessaire autant qu'impossible, encore à perpétrer, jamais accompli, toujours à réaliser. Ce qui est à tuer est la plus primaire des représentations inconscientes qu'est le représentant narcissique primaire de l'enfant merveilleux, l'affreux jojo toujours renaissant qui règne en tyran sur la vie fantasmatique du sujet, dont le deuil ne peut se faire qu'à prendre en compte l'opération de la castration.

Ce dont nous avons à nous séparer absolument, à nous « dissexer¹⁷ », écrit Leclaire équivoquant entre disséquer et sexion avec un x du dit, pour avoir quelque raison de vivre et espoir de jouir, c'est de ce diable de phallus dont le travail des pulsions dites de mort assure – c'est leur vertu – l'absolue hétérogénéité. Celle-ci est fondamentale en ce qu'elle vise « le vieil homme », l'immortel enfant de nos rêves. « Une analyse se fonde, dit Serge Leclaire, d'une mise en évidence du travail constant de cette force de mort qui, de génération en génération, témoigne des rêves et désirs des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun¹⁸. »

De cette image de l'immortel enfant de nos rêves, Enrico avait dû, on ne sait pourquoi, détourner le regard. Il aura fallu que Marie-Christine Laznik aille le chercher, ce regard, et l'attrape dans la boucle vivante de son *mamanais* pour qu'Enrico vive au troisième temps de la pulsion. C'est parce qu'il lui a été impossible de se faire l'objet à boulotter, à regarder et à invoquer pour le plus grand plaisir de sa mère qu'il est impossible à l'autiste d'intégrer, et donc de tuer, l'image de l'enfant merveilleux dans laquelle s'est figée sa naissance. Sont chez lui fauchées, à la racine du Logos, les forces les plus vives, dites de mort, par lesquelles les forces de répétition,

16. [↑](#) S. Leclaire, *On tue un enfant*, Paris, Le Seuil, 1975.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 57.

18. [↑](#) *Ibid.*, p. 11.

en maintenant distincts les Uns des représentations inconscientes, perpétuent l'absolue hétérogénéité du référent du phallus, dont la *Bedeutung* est ce qui fait le Mystère de la *mystica vannus* de Bacchus-Dionysos.

Aufhebung du Logos

L'artiste campanien de ce que les archéologues appellent le deuxième style pompéien, qui dans les années 60 avant notre ère a peint cette *mystica vannus* sur le mur de la villa de Pompéi ensevelie au siècle après sous les cendres de l'éruption de 79, nous présente un panier à vannage qui sert de berceau d'osier au sacré membre ¹⁹.

Où conduit le parcours des scènes de la villa des Mystères ? Au couffin mystique du Phallus, sur lequel est jeté le voile violet qu'une jeune officiante agenouillée hésite à lever. À moins, ce que pourrait bien suggérer sa main gauche en suspens juste au-dessus du sommet du cône vésuvien comme si elle en pressentait l'éruption, qu'elle ne craigne, ou n'espère, que le membre sacré ne se lève plus haut encore ! Mais là il s'agit moins de célébrer le mystère de la fécondité que la *Aufhebung* du Logos. Ô Logos, dis seulement une parole et je... « ... et je serai guéri », dit la Bonne Parole de saint Matthieu. Guéri ? Guéri de quoi, bordel ! ? *Guéri de la promesse de l'aube* (salut à toi Romain Gary !). *Guéri* du devoir se faire voir dans son sexe comme le porte-bonheur (ou malheur) de sa mère, *son vrai à elle* – « Tu es mon vrai », dit-elle : le vrai que l'on dit être sien n'est pas toujours beau à voir. Il s'agit de guérir du se faire le *cornicello* de la Mamma, le *cornicello*, disent les Napolitains, qu'est cette petite corne rouge, apotropaïque et priapique en forme de piment, omniprésente à Naples, dont elle est le fétiche. C'est sur ce Mystère de la petite corne qu'Enrico, analysant précocissime du mystère du corps parlant, consent à jeter un œil et qui est le Mystère de l'incorporation. Enrico est sur la voie de la guérison. *Il guérit du vrai de sa mère qu'elle désirait tant qu'il soit et qu'il ne saurait être sans se mentir.*

Du haut de ses 2 ans, il peut déjà dire : « C'est maintenant que je parle », ainsi que Maurice Blanchot finit son roman *Le Très-Haut*, ce « maintenant » pouvant être aussi celui qui d'une psychanalyse écrit le point final.

Voilà ce que je voulais vous dire du nœud qu'un enfant doit apprendre à faire pour vivre la pulsion et de ce qu'un analysant peut apprendre de son analyse pour vivre sa vie.

19. ↑ <https://enseignement-latin.hypotheses.org/files/2021/04/9-10-Fond.jpg>